



Les Allemands sur la route de Louvain à Bruxelles.

Pour décrire l'aspect de la ville d'Aerschot à ce moment, nous ne pouvons mieux faire que de consulter le rapport officiel de la commission d'enquête.

Aussitôt que les Allemands eurent évacué la ville, la commission délégua un de ses membres, M. Orts, conseiller de légation du Roi, pour constater personnellement l'état dans lequel se trouvait la ville.

M. Orts arriva à Aerschot le 11 septembre et dressa le rapport qu'on va lire :

« Dans le mouvement général d'offensive qui les portait rapidement vers Louvain, nos troupes n'avaient fait que traverser la ville sans s'y arrêter, les services publics n'y étaient pas encore réorganisés et les habitants n'avaient pas encore réintégré leurs foyers, de sorte qu'au moment de mon arrivée, Aerschot se trouvait exactement dans l'état où l'avait laissé l'armée allemande en se retirant trente heures auparavant.

Ainsi que j'ai pu le constater, les témoignages recueillis par la Commission, notamment celui de M..., ont décrit très exactement l'aspect de la ville.

Lorsque, venant de Lierre, on approche du pont sur la dérivation du Démer, la route est bordée des deux côtés de maisons de petits cultivateurs et de maraîchers. Toutes ces habitations, sans exception, sont incendiées. Les annexes, étables, bergeries, forges, poulaillers, rien n'a été épargné, et il est visible que l'œuvre de destruction a été activée par l'emploi de matières incendiaires,

attendu que le feu s'est propagé au ras du sol, détruisant les cultures, les jardins, les haies et les arbres fruitiers dans un rayon de 20 à 30 mètres des bâtiments.

Les premières maisons qui se rencontrent au-delà du pont sont également détruites. Leurs façades portent, en outre, d'innombrables traces de projectiles : le 19 août, au moment de la retraite de l'armée belge sur Anvers, cet endroit fut le théâtre d'un très vif combat d'arrière-garde.

La route de Lierre tourne aussitôt à droite et l'on pénètre dans la ville par une rue sinueuse qui conduit à la place du Marché. Sur toute la longueur de cette voie, soit sur une distance d'environ 500 mètres, toutes les maisons ont été incendiées. Le feu s'est propagé dans les ruelles qui y aboutissent de droite et de gauche, de sorte que de ce côté de la ville un quartier entier est anéanti. Des maisons atteintes par les flammes, il ne subsiste que les quatre murs entre lesquels les toitures, ainsi que les planchers effondrés, forment un petit amas de matière calcinée d'où émergent quelques ferrailles, des objets mobiliers en métal, noircis par le feu.

Tandis que nous remontions cette rue dans les rangs d'une colonne d'infanterie, des pans de murs, des pignons s'écrasaient à tout instant sous l'action du vent assez vif qui régnait hier, produisant à chaque fois un bruit sourd, tandis que s'élevait un nuage de poussière. L'enchevêtrement des fils téléphoniques détendus, mille



Le général de Castelnau.

débris jonchant le pavé, les vitres brisées crissant sous les semelles complétaient l'impression de dévastation.

La Grand'Place a moins souffert : le « Gilden Huis » et les trois maisons voisines de celle du bourgmestre Tielemans ont brûlé. Cette dernière reste debout, et sa façade, comme celles de la plupart des autres immeubles de la place, porte les traces de la fusillade qui éclata dans la soirée du 19 août, par suite, raconte-t-on à Aerschot, d'une panique provoquée par des soldats ivres. »

Puis M. Orts décrit l'état lamentable dans lequel se trouvait l'église. Les autels, les confessionnaux, les harmoniums, les porte-cierges étaient brisés, les troncs fracturés, les statues gothiques en bois qui ornaient les colonnes de la grande nef arrachées, d'autres détruites par le feu. Le sol était jonché de foin sur lequel avaient couché les habitants incarcérés.

Le délégué se rendit ensuite à la chaussée de Louvain, où les malheureux civils avaient été massacrés. Voici ce témoignage officiel :

« Après quelques recherches, j'ai trouvé au pied d'un talus la place où sont tombées ces victimes innocentes de la fureur des Allemands. Des caillots de sang noirci marquaient encore dans les chaumes l'emplacement occupé par chacune d'elles sous le feu du peloton d'exécution. Ces traces sont distantes de deux en deux mètres, ce qui confirme les dires des témoins, d'après lesquels, au dernier moment, les exécuteurs firent sortir du rang deux hommes sur trois, le sort, à défaut de tout semblant d'enquête, désignant ainsi ceux qui devaient mourir.

A quelques pas de là, la terre fraîchement remuée et une humble croix de bois dressée furtivement par des mains amies, marquent l'endroit où reposent les cadavres de 27 victimes. La fosse, partiellement comblée, semblait attendre de nouvelles proies.

J'ai vu près de l'église d'autres tombes de civils tués au cours de l'occupation allemande, mais dans cette ville abandonnée par sa population, il était malaisé de trouver des témoins des événements, de sorte que je n'ai pu déterminer exactement le nombre des habitants d'Aerschot qui sont tombés sous les balles allemandes.

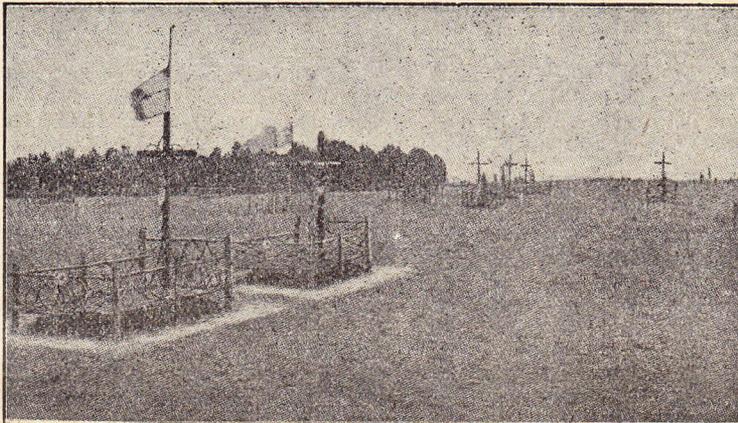
La ville, en effet, était presque déserte, la rue principale seule était animée par le passage continu des troupes en marche. Dans les rues latérales on apercevait de loin en loin quelques familles groupées sur le seuil de leur demeure saccagée.

La description des quartiers incendiés ne donne qu'une faible impression de la dévastation accomplie dans cette malheureuse cité, car si Aerschot a été partiellement détruite par le feu, j'ai pu constater qu'elle a été entièrement mise à sac.

J'ai pénétré dans plusieurs maisons choisies au hasard, dont j'ai parcouru les divers étages ; par les vantaux et les portes défoncés, j'ai plongé le regard dans un grand nombre d'autres habitations. Partout le mobilier est bouleversé, éventré, souillé d'une façon ignoble, les papiers de tenture pendent en lambeaux le long des murs, les portes de caves sont enfoncées, les armoires, les tiroirs, tous les réduits ont été crochetés et vidés de leur contenu. Le linge, les objets les plus disparates couvrent le sol en même temps qu'un nombre incroyable de bouteilles vides.

Dans les maisons bourgeoises, les tableaux ont été lacérés, les œuvres d'art brisées. Sur la porte de l'une d'elles, un vaste immeuble de bonne apparence, appartenant au Dr....., se lisait encore, quoique à demi effacée, l'inscription suivante écrite à la craie : *Bitte dieses Haus zu schonen da wirklich friedliche gute Leute... (S) Bannach, Wachtmeister*. Je pénétrai dans cet immeuble, que l'on me disait avoir été habité par des officiers et que la sollicitude de l'un d'eux paraissait avoir sauvé de la dévastation générale.

Dès le seuil, une odeur fade de vin répandu attirait l'attention sur des centaines de bouteilles vides ou brisées qui encombraient le vestibule, l'escalier et jusqu'à la cour donnant sur le jardin. Dans les appartements régnait un désordre inexprimable ; je marchais sur un lit de vêtements déchirés, de flocons de laine échappés de matelas éventrés, partout des meubles béants et dans toutes les chambres, à portée du lit, encore des bouteilles vides. La salle à manger en était encombrée, des douzaines de verres à vin couvraient la table et les guéridons, qu'entouraient les fauteuils et les canapés lacérés, tandis que dans un coin, un piano, au clavier maculé, paraissait avoir été défoncé à coups de botte. Tout indiquait que ces lieux avaient été, pendant bien des jours et des nuits, le théâtre de beuveries et de débauches ignobles. Sur la place du Marché, l'intérieur de la maison du notaire..... offrait un spectacle semblable et, d'après ce que m'a



Les tombes aux environs de la Marne.



Réservistes français dans les tranchées aux environs de Paris.

affirmé un maréchal des logis de gendarmerie qui s'occupait avec ses hommes à remettre un peu d'ordre dans tout ce chaos, il en est de même de la plupart des maisons appartenant aux familles notables où les officiers allemands avaient élu domicile. »

M. Orts rapporte que les Allemands expédièrent dans la direction de la Meuse des fourgons, chargés du butin provenant du pillage d'Aerschot.

« Pendant trois semaines, de proche en proche, les soldats allemands ont dévalisé la presque totalité des maisons de la ville, détruisant partout les objets qui ne satisfaisaient pas leur cupidité, tandis que les officiers se réservaient les demeures les plus opulentes. Toutes les valeurs que leurs propriétaires n'eurent pas le temps de mettre à l'abri, l'argenterie, les bijoux de famille, l'argent monnayé ont ainsi disparu, et les habitants affirment que l'incendie n'eut fréquemment d'autre but que de faire disparaître la preuve de vols particulièrement importants. Des fourgons entiers chargés de butin sont partis d'Aerschot dans la direction de la Meuse. »

Le capitaine-commandant Robert de Wilde, de l'artillerie, qui devait conquérir ce grade élevé par sa vaillance, fut témoin des combats près de Over-de-Vaart, en qualité d'observateur d'artillerie.

Le 10 septembre 1914 il écrivait dans son journal de campagne (1) :

« Le canon tonne dans le lointain. On se bat donc sans nous !

Nous grimpons au sommet des ailes du moulin... des bois, des bois, un clocher et, de temps en temps, une projection de terre à peine visible, surmontée d'un nuage blanc ou noir qui se dissipe bien vite, puis une explosion sourde.

Nous poussons quelques reconnaissances. Rien, pas un ennemi.

Nous entamons une interminable partie de chasse-cœur pour tuer le temps.

Les nouvelles sont bonnes. Les divisions qui attaquent les ailes repoussent tout doucement l'ennemi. Tous ses avant-postes ont été forcés de se replier ; et presque partout il occupa sa position principale. La partie est belle.

Le jour du 11 septembre se lève radieux, le soleil brille, l'espoir luit en nous. Les nouvelles qu'on nous apporte sont excellentes. L'avance continue, toutes les premières positions sont prises, le génie construit des passerelles et des ponts sur la Dyle.

Notre infanterie est déjà en route.

Nous reprenons notre partie de chasse-cœur dans un bois de sapin.

Au beau milieu d'un jeu passionnant retentit le commandement :

« A cheval ! »

Enfin !

Au pas nous suivons un bataillon du 12<sup>me</sup> de ligne. Nous traversons Keerbergen où nous trouvons et l'état-major et quelques prisonniers allemands.

C'est de bon augure.

Nous passons la Dyle au pont de Hansbrug que les Allemands ont très proprement fait sauter et que je

génie a rétabli avec des matériaux de fortune. Nous arrivons en passant un monceau de trophées : fusils, sacs, baïonnettes, tuniques, manteaux, shakos témoignent de nos succès ; une mitrailleuse allemande, roues brisées, occupe le premier plan.

Nous arrivons à Haecht. Le village est abandonné complètement. Sur toutes les portes on lit des inscriptions allemandes ; celles qui donnaient des indications de régiment ou de corps sont soigneusement effacées, mais subsistent parfois ces : *Gute leue, nicht brennen, nicht pündern*. A peine engagé dans Haecht... Zim boum... un obus, un shrapnell... une grêle d'obus... Les tuiles volent en éclats, les murs s'effondrent dans une poussière rouge de briques pulvérisées, un homme à la tête emportée... un cheval s'abat.

Je pars en avant avec le colonel Jacques, commandant le groupement, son adjoint, le commandant Leclercq, le major Hellebaut, un ou deux agents de liaison.

Nous longeons les murs, les obus continuent à pleuvoir avec un bruit sinistre. Il faut passer cependant, et au plus vite, au mieux.

Nous sortons de Haecht et nous dirigeons vers un mamelon qui nous semblait propice à occuper.

Nous n'y étions pas arrivés, qu'un quadruple ronflement sourd, violent, qui grossit aussitôt, passe au-dessus de nous avec un bruit de ferrailles, et que quatre énormes nuages de fumées noires s'élèvent dans une explosion formidable.

Nous nous arrêtons net. Diabla ! Voilà des engins que nous ne connaissons pas encore.

Ce sont les premières marmites.

Nous avançons vers la station de Haecht.

Des cadavres allemands gisent partout dans les champs. Ils sont affreux, déjà gonflés par le soleil et tout bleus. Derrière une maison, je m'arrête net. Un homme est couché là, appuyé sur son sac, les yeux grands ouverts qui me regardent fixement ; on dirait qu'il vit. Mais non, il est bien mort ; c'est un sergent d'infanterie de marine.

A mi-chemin, un bois nous arrête. Il serait dangereux de s'y aventurer à l'aveuglette. Nous allons attendre une maisonnette qui nous permettra de nous concerter à l'abri des vues. Au moment d'y arriver : Zazdm... Ma foi, j'ai salué... nous avons tous brusquement baissé la tête... avec raison, d'ailleurs ; l'obus vient d'éclater à quinze pas derrière nous, à l'endroit où nous étions il y a un moment, tuant une malheureuse vache qui, d'un œil inconscient, contemplant trois de ses compagnes les pattes en l'air.

— « Il faudrait pourtant savoir si la gare de Haecht est occupée », nous dit le colonel.

Je dis un mot à mon ami Glibert, le motocycliste du colonel.

— « Nous y allons, mon colonel. »

Le motocycliste Glibert et moi prenons un fusil, la bicyclette d'un agent de liaison, et en route !

La route, les environs de la gare sont fortement bombardés. Les obus éclatent dans les branches. Le bruit ne nous fait plus d'impression, nous sommes habitués, nous pédalons à qui mieux mieux.

Tout à coup, de derrière un arbre, se dresse un uniforme gris. Ça y est ! Nous nous sommes trop aventurés, ou nous sommes tombés dans une embuscade.

Non, avant que nous ayons pu nous arrêter, l'homme est retombé. Il est trop grièvement blessé pour avoir pu épauler son fusil. Nous ne nous en occupons pas.

La gare de Haecht est entourée de marmites. Il faut passer ; et, courbés sur nos machines, nous passons.

La gare n'est pas occupée, et même, surprise ! le lieutenant Maguin, un des plus vaillants du 12<sup>me</sup>, y est arrivé avant nous.

La première chose à faire est de rechercher cette satanée batterie allemande. Derrière le talus du chemin de fer nous scrutons de toutes nos jumelles ; sans trop de peine nous la découvrons : une vraie chance !

Vite un petit croquis que Glibert s'empresse de rapporter au colonel.

Enhardi par ce premier succès, je me décide à aller plus avant.

(1) « De Liège à l'Yser. — Mon journal de campagne. »



Mitrailleuses boches à Schaerbeek.

— « Prends garde, me dit Maguin, il y a des sentinelles allemandes à 400 mètres. »

Je verrai bien.

Je renfourche ma bicyclette et je reprends la route vers Over-de-Vaart.

A 4 ou 500 mètres en avant, je distingue un cycliste qui suit la même direction et dont je ne puis reconnaître l'uniforme.

Ah ! non, cette fois, cela me vexa ! Je veux savoir qui c'est.

Je pédale de toutes mes forces pour le rattraper tout en le surveillant. Brusquement il s'arrête et saute dans un trou.

Cela m'ouvre les yeux. A mon tour, je me jette avec ma bicyclette dans le fossé, et à l'abri derrière un gros arbre, je tire mes jumelles.

Horreur !... au-dessus d'une tranchée, je vois une, deux, dix, trente, quarante têtes de Boches ; des deux côtés de la route, d'autres tranchées, toutes garnies également. Je puis distinguer ainsi tout un dispositif en arc de cercle, défendant vraisemblablement le pont d'Over-de-Vaart.

Le temps de prendre quelques notes et il faut songer à la retraite. Je me faufile comme je peux, non sans essuyer l'honneur d'une salve.

Les brutes m'auraient laissé approcher.

Le colonel et le major, mis au courant, décident d'occuper immédiatement le terrain en avant de la gare, les

batteries contrebattant aussitôt l'artillerie allemande fort gênante.

Le long de la route, dans les deux fossés, l'infanterie s'avance. Pièce par pièce, au trot, sous les shrapnells, les batteries rejoignent.

Les shrapnells balayaient la route, les hommes tombent. On dirait que les Allemands connaissent exactement notre vitesse de marche, car les obus suivent avec une précision étonnante. Enfin l'on est sous bois, le tir est plus difficile.

Le blessé de tout à l'heure a sans doute repris des forces, il a saisi son fusil et l'épaule... un de nos canonniers heureusement l'a vu, saute de son caisson, et d'un coup de crosse lui ouvre le crâne.

Le groupe, sans trop de pertes, parvient à la gare de Haecht, la dépasse et va prendre position à droite et à gauche de la route dans un petit fond.

Du toit d'une villa dévastée qui nous sert de poste d'observation, nous faisons ouvrir le feu et, moins d'une demi-heure après, la batterie allemande ne tire plus.

Elle est jolie, la villa dans laquelle nous sommes. Habitée par un directeur d'usine, elle a été conçue et bâtie avec tout le confort moderne ; les Allemands viennent de la quitter, et dans un état tel, qu'il nous fait comprendre immédiatement que les récits des journaux étaient très loin d'être des exagérations.

Tout est sens dessus dessous ; tous les tiroirs retour-



Les premiers fugitifs des environs d'Aerschol arrivent à Anvers.

nés, les glaces ont été brisées à coups de revolver, les tableaux, les portraits sont déchiquetés, les livres jonchent le sol, la couverture arrachée, une valise neuve en cuir fauve est réduite à l'état de lamères, les fauteuils sont éventrés.

Dans la salle à manger, la table est garnie encore, des verres à moitié vides s'alignent sur une nappe qui fut blanche et qui est zébrée de coups de crayon, de réflexions allemandes et de signatures ; par-ci, par-là, de gros tas de cendres témoignent du bon goût de ces messieurs, et de larges tâches de vin, de libations copieuses.

Sur la couverture d'un livre resté intact, un Allemand, à la signature presque illisible, donne à la dévastation un but militaire.

Le haut est plus saccagé encore.

Sur les portes blanches s'étalent les noms des derniers occupants.

Toutes les armoires sont ouvertes, les robes sont déchirées, le linge, les rubans, les colifichets jonchent le sol.

Dans le cabinet de toilette ils ont tout étalé et se sont amusés à défaire les crêpes de madame et à les aligner sur un canapé.

Ils se sont lavés dans la baignoire et leurs eaux sales y sont encore. Ils ont d'ailleurs fait des crasses partout. C'est joli, la « Kultur » !

Toute l'infanterie s'est déployée en tirailleurs et la fusillade bat son plein. En lignes minces d'abord, les hommes s'avancent en rampant, les réserves entrent en jeu, grossissent les premières lignes. Les mitrailleuses crépissent sans relâche, l'artillerie y mêle un son plus grave.

Des renforts arrivent sans cesse, en colonne d'abord, en tirailleurs rapidement, dans les betteraves, ils vont en se courbant combler les vides qui malheureusement se font déjà sentir.

Mais le soir tombe, l'artillerie allemande s'est tue. Il est urgent de consolider ses positions de crainte d'une attaque de nuit. Nous bivouaquons sans feu, sur la position. Les hommes creusent rapidement de vagues tranchées. Les postes commandés, les sentinelles posées, à moins d'une alerte toujours possible on peut songer à manger et à dormir.

Dormir, on trouvera toujours ; manger, c'est autre chose.

On se remet au régime de la viande conservée et des biscuits.

Dans une maison abandonnée, on m'annonce qu'un ressort de lit m'est réservé. Je monte et je trouve deux soldats à ma place.

Ils se sont trop bien battus et dorment trop bien pour que je revendique mon droit.

Cherchons ailleurs. Dans une autre chambre, sur un autre ressort de lit matelas et couvertures ont été emportés, l'aumônier s'est installé. Il m'en cède la moitié et un paquet de linge comme oreiller, roulés dans nos manteaux, nous nous endormons sans tarder.

Le lendemain, à 4 heures du matin la bataille reprend plus acharnée.

Les Allemands ont mis leur nuit à profit et ont couvert toute leur ligne au moyen de mitrailleuses placées dans toutes les maisons, dans des meules, dans des arbres.

L'infanterie ne sait plus avancer. A chaque tentative de marche en avant, le tac tac tac de la mitrailleuse retentit et les hommes se couchent pour ne plus se relever.

Ce tir est énervant, crispant et profondément démoralisant, les coups ont l'air de partir de partout et de nulle part. Aucune fumée, aucune lueur ne les révèle, et au son on dirait que les mitrailleuses sont à bout portant.

L'infanterie ne peut avancer, il faut avant tout déblayer le terrain.

Nous commençons à démolir systématiquement tout ce qui peut receler une mitrailleuse.

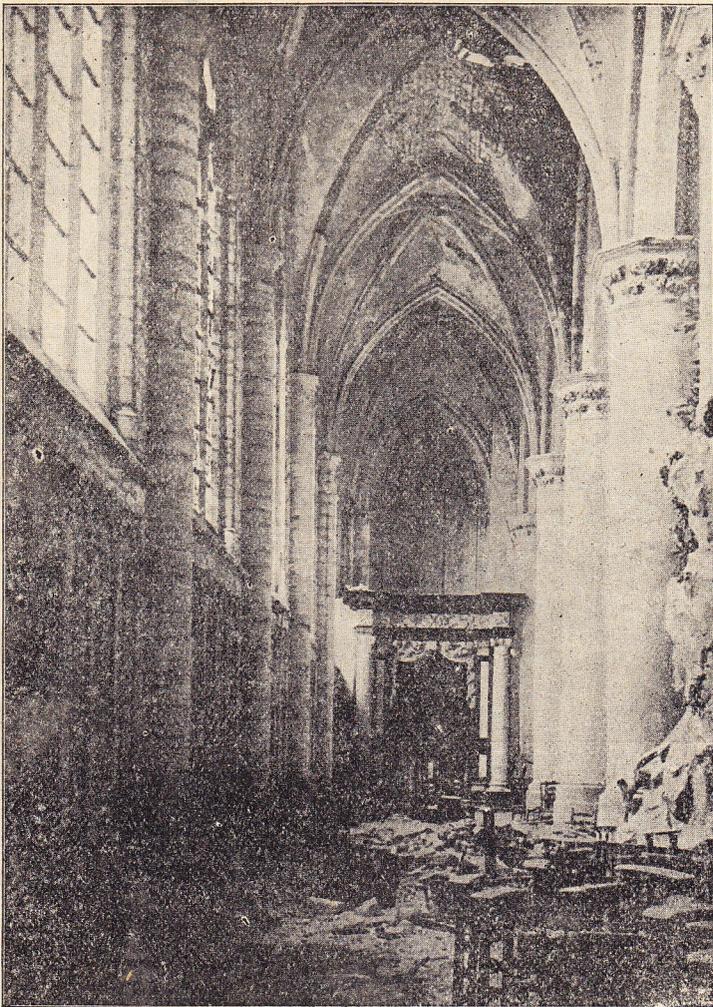
Les maisons s'ouvrent, les meules s'enflamment, malgré cela le tir continue. C'est à croire qu'elles sont en plein champ ou qu'elles sortent des ruines.

Nous nous attaquons aux tranchées maintenant. Nous ouvrons le feu à neuf cents mètres, partie à shrapnells, partie à obus ; on distingue parfaitement les têtes allemandes par-dessus les tranchées.

Plus long. Bon !

Les terres s'envolent en gerbes, les parapets se creusent, les têtes disparaissent. Quelques minutes après, les têtes reparaissent pour tirer.

Même jeu.



La cathédrale de Malines après le bombardement.

A droite et à gauche l'attaque progresse. On voit serpenter de longues lignes noires qui tour à tour s'avancent et s'effondrent.

Ils doivent subir de fortes pertes, bien des trous se manifestent à chaque nouveau bond et les lignes se resserrent sans cesse.

Une balle vient me frôler et une mitrailleuse nous prend à parti ; sous nos pieds les tuiles dégringolent.

La fusillade est en pleine intensité et toujours de nouvelles lignes viennent grossir les premières. Les réserves entrent en jeu et se massent à peu de distance en arrière. Elles se rapprochent sans cesse.

Des brancardiers circulent, superbes de dévouement.

Un soldat quitte en courant comme un fou, sa course devient plus lente, il tourne deux ou trois fois sur lui-même et s'abat face contre terre.

Les patrouilles extrêmes s'avancent en rampant, celles de l'extrême gauche vont atteindre le canal.

L'artillerie tire sans interruption, voilant de poussière et de fumée les tranchées allemandes. L'ennemi, trouvant sa position intenable, profite d'un moment d'accalmie pour tâcher de regagner le pont d'Over-de-Vaart.

Toute une tranchée se lève et en courant essaie de gagner un abri proche. Le feu se rouvre avec rapidité, s'allonge, suit. Chaque obus fait une trouée : les hommes tombent comme des lapins, s'éparpillent, sont pris par la salve suivante. Toujours leur nombre diminue, leur gamelle ou leur pelle brillent au soleil et jettent sur leur cadavre un point lumineux.

Les patrouilles ont atteint le canal.

Derrière les premières lignes, les réserves sont massées, l'artillerie jette une dernière rafale, on va allonger le tir.

Les clairons sont rassemblés. Le drapeau est sorti de son étui et flotte au vent. C'est le moment suprême ! Colonel en tête, le régiment va charger.

Le colonel a tiré son sabre et tout vibrant enflamme ses hommes. On a de la peine à le retenir.

... Quand un ordre lui parvient...

Il faut battre en retraite !...

Eh quoi !... on est si près de la victoire... Quel est l'accroc qui empêche d'en obtenir tout le fruit ?

Des renseignements viennent de parvenir : le 11<sup>e</sup> corps allemand est revenu à marches forcées ; les divisions françaises ne sont pas arrivées, la division qui soutient notre gauche n'a pu progresser comme nous, nous sommes en l'air, il faut battre en retraite.

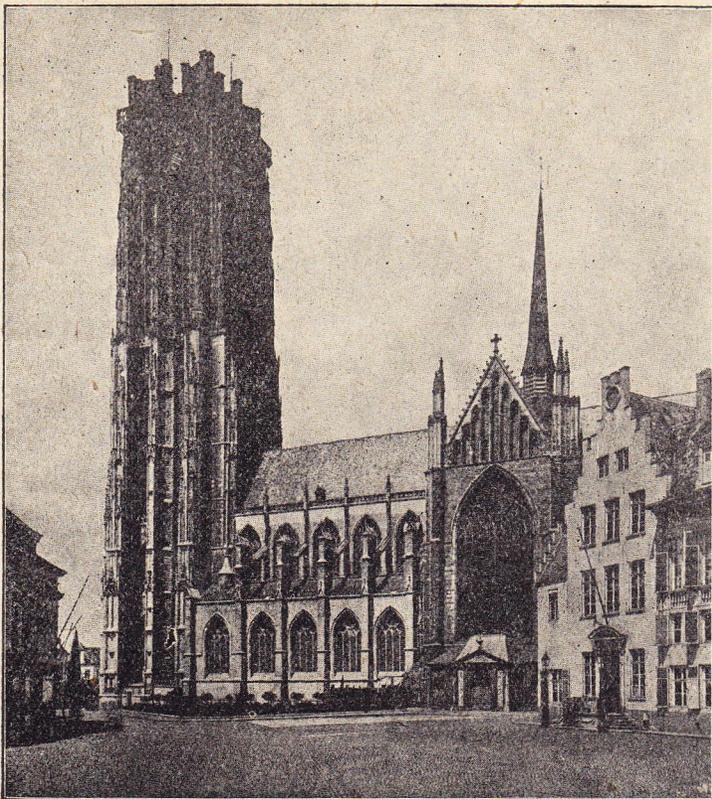
Une section d'artillerie reste pour couvrir la retraite avec ordre de se sacrifier. Les troupes se reforment petit à petit. La retraite se fait par échelons, il faut abandonner le champ de bataille sur lequel on était vainqueur.

C'est la gare de Haecht que l'on quitte, c'est Haecht lui-même, c'est la Dyle que l'on repasse ; on revoit Keerbergen, où l'on doit attendre de nouveaux ordres.

Le temps, comme nous, devient maussade.

Au soleil vient succéder la pluie qui dégénère vite en averse. La nuit est venue et l'on doit cantonner dans l'eau. On abrite les chevaux tant bien que mal dans un bois de sapins. Une petite maison s'offre. On y cuit des pommes de terre sur lesquelles nous nous jetons comme des affamés que nous sommes.

Trempé jusqu'aux os, pas même une botte de paille, nous nous couchons sur les carreaux rouges, la tête dans l'âtre comme oreiller, et la brise qui s'engouffre dans la cheminée vient encore aggraver la position.



La cathédrale de Malines.

Quelle horrible nuit !

L'infanterie a passé toute la nuit à la pluie, dans les tranchées, défendant le village de Haecht.

Après les deux jours de Haecht, jours aurs s'il en fut, les hommes n'en peuvent plus et cette nuit dans l'eau, à faire des terrassements hâtifs, les achève.

Dès l'aube, les Allemands bombardent avec énergie. On s'aperçoit tout de suite qu'ils ont reçu de grands renforts. Pendant la nuit, leur infanterie pourvue de troupes fraîches (alors que nous n'avons plus de réserves) est parvenue à prendre pied dans les bois à gauche de Haecht. De là, elle prend toutes nos tranchées d'enfilade. La position est intenable, il faut se retirer derrière la Dyle.

L'artillerie allemande devient de plus en plus pressante, de plus en plus précise.

Les dernières troupes passées, le pont de Hansbrug saute et les débris de sa charpente sont entraînés par le courant.

Il était temps, les premières troupes allemandes occupent déjà l'autre rive de la Dyle. Une auto-mitrailleuse défend encore la route quelque temps, puis se retire.

Les renforts allemands se grossissent toujours. Nos hommes ne tiennent plus.

Les premiers Allemands ont traversé la Dyle sur des passerelles préparées à l'avance, lors de leur retraite d'il y a quelques jours, et placées à 30 ou 30 centimètres sous l'eau.

Il faut battre en retraite. Nous n'avons plus rien à espérer, ils sont encore dix contre un.

Les échelons se retirent en tiraillant et une fois dépassé Keerbergen, le combat est rompu.

Il ne reste plus qu'à rentrer dans l'enceinte fortifiée, et sans tarder encore.

Fatigués, mais heureux tout de même d'avoir accompli notre mission qui était de retenir et de rappeler le 11e corps qui marchait au secours de l'armée von Klück, nous rentrons à Duffel.

Ce n'est pas, évidemment, la victoire brillante que nous avions escomptée, mais la cause générale avant tout »

Les troupes belges apprennent avec joie la victoire de la Marne et sont non moins heureuses d'apprendre comment elles y ont contribué.

Après avoir une première fois arrêté les Allemands près de Liège, elles avaient permis aux Français de leur infliger une défaite écrasante.

## LES PÉRIPÉTIES DE LA LUTTE SUR LE FRONT BELGE.

### L'héroïsme de nos soldats. — Les combats au sud de Malines. — La situation à Malines.

Il y eut des heures terribles pour nos troupes au cours de cette deuxième sortie d'Anvers.

Devant Wygmael, au nord de Louvain, là où les usines Remy dessinent, au fusain, sur le fond agreste du décor, tout un panorama industriel, l'ennemi avait miné le terrain. Nos lignes de fantassins s'étaient à peine aventurées sur ce volcan que cent cratères s'ouvrirent. Les « torpédos » crachèrent la mort avec le feu, et la belle clarté mauve, suspendue sur la plaine, fut toute souillée des vapeurs vert-jaune et de la poussière noire des explosions. Nombre de nos soldats trouvèrent là une mort horrible et les renforts allemands surgissant de partout avec du gros canon, force nous fut d'abandonner momentanément la partie.

Ce fut à Tremeloo que le roi Albert faillit perdre la vie. Le village était bombardé. La musique du 1er carabiniers, marchant en colonne, venait d'être décimée par un obus qui l'avait frappée de plein fouet. Presque à cet instant, le Roi arrive dans une petite voiture automobile et, devant l'église, fait former le cercle par l'état-major de la 6e division. Les attachés militaires alliés ont, paraît-il, demandé de prolonger l'effort. Très calme dans cette tempête, le Roi donne longuement ses ordres, puis il remonte en voiture et s'éloigne. A ce moment, un obus de 210 millimètres s'abat à l'endroit précis que le Roi et



Combat sanglant entre guides belges et hussards prussiens.

l'état-major viennent de quitter et fait jaillir du sol une gerbe de terre et de pavés. Cela ne fit même point tourner la tête au Roi.

Et la bataille recommença.

Les canonniers d'une brigade de la 6e division furent brusquement assaillis, dans la fumée des gros projectiles ennemis, par la charge fougueuse d'épais escadrons leur tombant dessus comme la foudre. Mettre le pistolet à la main, se camper devant leurs pièces et attendre de pied ferme la tornade équestre fut pour ces braves une manœuvre de champ d'exercices. Ils se fussent fait ainsi sabrer, imperturbables sur leurs canons si, par une for-

tune providentielle, une auto-mitrailleuse n'avait surgi sur l'instant et n'avait fauché la charge qui culbuta dans un affreux désordre de sang et de cris. L'ayant ainsi échappé belle, les artilleurs s'attelaient déjà à la flèche des pièces pour les accrocher aux avant-trains accourus au galop lorsqu'ils se virent tournés par une batterie allemande qui, rapidement braquée à courte distance, leur envoya des obus par séries. Un instant d'hésitation et tout était perdu. Alors, comme s'il eut exécuté un programme de carrousel, le major commandant le groupe retourna ses canons, les pointa et, avec une prodigieuse adresse, en quelques salves, fit sauter en l'air les six pièces de l'en-

nemi. Un robuste joueur de quilles ne fait pas plus proprement place nette. (1)

Voyons maintenant comment la lutte se déroula au sud et au sud-ouest de Malines. Pour nous en rendre un compte exact suivons un instant le récit du commandant Willy Breton, qui décrit surtout les opérations et la conduite héroïque du 2e régiment de chasseurs :

« Dans l'exécution de ce plan, la 5e division constitua, comme lors de la sortie précédente, la droite de notre propre armée. Laisant un détachement à l'ouest du canal de Willebroeck, elle allait agir de nouveau avec le gros de ses forces à l'est du cours d'eau, contre les positions ennemies organisées sur la ligne Pont-Brulé-Eppeghem-Weerde, de sanglante mémoire.

Le 9 septembre, tandis que les opérations débutaient à notre aile gauche par l'occupation sans coup férir des débouchés de la Dyle et du Demer, la 5e division quittait le 4e secteur et se portait vers le sud. A l'exception des éléments de la 1re brigade qui, par Capelle-au-Bois en cendres, marchaient sur Nieuwenrode, le restant de la division obliquait vers l'ouest et passait sur la rive droite du canal. Puis le mouvement s'orienta droit vers le sud, la 16e brigade opérant dans le secteur qui avoisine le cours d'eau, la 17e brigade prenant pour objectif Eppeghem.

Le lendemain, le contact était pris avec les postes établis par l'ennemi sur la ligne Nieuwenrode-t Sas-Split-Bosch. Dès le début, le combat fut âpre. Mis sur leurs gardes par l'échec initial qu'ils avaient subi la dernière fois dans ce même secteur, les Allemands s'y étaient soigneusement organisés. A peine signalés, l'avance des chasseurs déclancha le tir des gros canons ennemis. Et ce fut tout de suite un beau vacarme. Mais nos hommes ne s'en émouvaient plus. Malgré la pluie qui s'était mise à tomber, détrempant le terrain et transformant en paquets de boue les tirailleurs obligés de se coucher pour faire le coup de feu, une ardeur endiablée animait les petits chasseurs, comme si le vent qui leur fouettait le visage eût apporté avec lui un peu du souffle de la victoire magique de la Marne.

A la soirée du 10, les éléments avancés de l'ennemi avaient été partout refoulés. Mais les chasseurs de la 16e brigade se trouvaient maintenant en présence d'une organisation puissante. Devant eux, notamment s'étendait le fameux Katte-Meuter-Bosch, avec le canal à un côté, et de l'autre les groupes d'habitations qu'on aperçoit au long des chemins menant vers Eppeghem. Deux jours durant, une lutte ardente et meurtrière allait ensanglanter ces lieux. A l'heure actuelle encore, les chasseurs qui vécurent ces durs combats ne peuvent entendre, sans un petit frisson, prononcer ces mots aux rudes sonorités : « Le Katte-Meuter-Bosch. »

Le 11 septembre, l'attaque des chasseurs se déclanchait contre ce point d'appui et ses abords, dont la possession importait pour assurer le flanc droit de l'offensive menée par les nôtres entre le canal et la Senne. La compagnie Hellin, postée à t Sas, sur le canal, y protégeait le flanc extérieur de l'attaque ; son chef, gravement blessé par une balle explosive, n'échappa que par miracle à la mort.

L'artillerie de la brigade, des environs de Laar, canonait violemment les lisières à enlever. Le concert des batteries, tonnant de part et d'autre, devint bientôt infernal. Une lutte acharnée s'annonçait. Il fallut, en effet, toute la vaillance des petits chasseurs pour se lancer à l'attaque, à travers un terrain presque découvert, battu par une fusillade intense et qu'arrosaient les gerbes d'invisibles mitrailleuses, engins de mort dont le tapotement régulier angossa les plus braves.

Magnifiquement soutenus par leurs batteries, les chasseurs néanmoins progressaient sans relâche. « On l'aura, ce sale bois des *Quatre Menteurs boches*, avait dit un loustic, petit Liégeois, qui, la plaisanterie aux lèvres, faisait jaillir des rires jusque dans les circonstances les plus graves.

Il disait vrai, d'ailleurs. L'ennemi fut délogé de son repaire. Mais trop de chasseurs, hélas ! n'atteignirent point le bois. Des vides cruels avaient creusés les rangs de nos braves. On attendit la nuit pour relever les morts,

(1) Paul Crockaert : « L'Immortelle Mêlée ».

aux postes de secours, par contre, des blessés sans cesse arrivaient. La lutte avait été rude aussi pour les chasseurs de la brigade voisine, qui avaient vaincu la résistance ennemie en avant d'Eppeghem, sans pouvoir cependant enlever le village même.

L'attaque générale devait se poursuivre le 12. Mais dès le début de jour-là, on put se rendre compte que l'ennemi avait mis en ligne des renforts importants. Obligés jusqu'à ce moment de céder sur presque tous les points du front de bataille, qui des environs de Vilvorde s'étendait jusqu'aux portes de Louvain, les Allemands, outre la division rappelée vers le nord, avaient fait accourir de tous les coins du pays les garnisons disponibles.

Forts de la supériorité numérique ainsi reansee et de l'appui de leur nombreuse artillerie lourde, ils passèrent à leur tour à l'attaque. Des combats d'une exceptionnelle violence marquèrent cette journée.

Dans le secteur de la 5e division, l'offensive néanmoins ne fut pas suspendue. Elle se poursuivit ardue vers Eppeghem, comme vers Weerde, où la 17e brigade réalisa des prodiges de bravoure. Sur le front de la 16e l'ennemi fit effort pour reprendre possession du Katte-Meuter-Bosch et menacer ainsi le flanc de nos attaques. Mais les chasseurs de Mons, qui avaient ordre de tenir, se cramponnèrent à leurs positions avec le plus beau courage. Déployés à la lisière sud du bois et sur le terrain avoisinant, jusque près d'Eppeghem, ils résistèrent, obstinés, sous le bombardement et la fusillade, insensibles aux pertes qui pourtant devenaient de plus en plus lourdes. Un réconfort puissant leur était fourni, du reste, par le soutien efficace des batteries de la brigade (groupe du commandant Reynaert) et celui des mitrailleuses commandées à ce moment par le lieutenant Clooten. Jointe à celle des fusils, leur action contribuait à creuser des tranchées sanglantes dans les rangs allemands. Et de voir tomber tant d'ennemis, on songeait moins à ceux des nôtres qui déjà dormaient leur dernier sommeil.

La mort du lieutenant Clooten, cependant, fut un épisode particulièrement douloureux. De toute sa juvénile ardeur, le vaillant officier n'avait cessé d'exciter le courage de ses hommes. Sa voix s'élevait au-dessus du tumulte, confiante et ferme : « Hardi ! les chasseurs ! Tenez bon ! Tuez-les ! » Indifférent au danger et comme narguant la mort, il se prodiguait, allant d'un groupe de mitrailleurs à l'autre, acclamant ses hommes quand leur tir bien réglé fauchait les Allemands. C'est à l'instant même où il les encourageait d'un dernier « Bravo ! » qu'une balle l'atteignit en plein front. Et parmi les hommes angoissés qui se précipitaient vers l'héroïque officier, immobilisé déjà dans la mort, un petit chasseur sanglotait éperdument : « Ils ont tué mon lieutenant ! Ils ont tué mon lieutenant !... »

Outre son chef, la section de mitrailleuses du lieutenant Clooten perdait le sergent fourrier Richard ; les deux chefs de pièce, les sergents Cloots et Lacroix, étaient blessés ; vingt hommes sur vingt-deux se trouvaient, en fin de journée, hors de combat. Le soldat Decquévy, un des glorieux mutilés de la section, pourra dire plus tard qu'il a vécu là les moments les plus angoissants de son existence.

Au Katte-Meuter-Bosch, la situation pourtant était devenue critique sous la poussée de l'ennemi, de plus en plus violente. Le bataillon du major Delbaue, notamment, accablé à la lisière méridionale par des feux nourris à courte distance, se trouvait soumis, en outre, au tir rapide d'une section d'artillerie allemande venue s'établir à l'abri d'un couvert, à 800 mètres du bois. Fracasant la position tenue par les chasseurs, ses obus creusaient de cruels ravages.

Sous les orures de son vaillant chef, qui devait recevoir là sa première blessure, le bataillon néanmoins tenait bon. Mais pour que leur résistance pût se prolonger, il devenait urgent de fournir aux chasseurs le soutien immédiat de notre propre artillerie. C'est alors que la 2e pièce de la 84e batterie (capitaine Cheville), quittant son emplacement sous la conduite du lieutenant Mignon, se porta à vive allure vers le bois et, déconcertante d'audace, vint se mettre en batterie à la lisière même, d'où elle ouvrit un feu d'enfer sur l'ennemi. Son intervention foudroyante produisit l'effet désiré. Le bataillon Del-



Tunnel détruit par les Belges, réparé par les Allemands.

baue, soulagé, put se maintenir inébranlé dans ses tranchées. Ses pertes, hélas ! étaient lourdes. La 2e compagnie, capitaine Vansteenkiste, n'avait pas perdu moins de quarante hommes ; son seul officier, en dehors du commandant, le tout jeune sous-lieutenant Letellier, était frappé d'une balle en plein cœur, comme il se portait vers un agonisant pour le réconforter. Le sous-lieutenant Aupigny avait trouvé la mort, lui aussi, dans cette sanglante journée.

D'autre part, le véritable sacrifice accompli par la vaillante pièce du lieutenant Mignon lui coûta des pertes sensibles : un brigadier tué, deux canonniers gravement blessés, neuf chevaux mis hors de service. Son abnégation fut reconnue plus tard par le droit d'inscrire sur son bouclier ce nom de *Katte-Meuter-Bosch*, dont elle tire à juste titre un légitime orgueil.

L'effort demandé à nos chasseurs touchait heureusement à sa fin. Le 13 septembre, en effet, quand, la pression ennemie s'accroissant encore, la certitude fut acquise que, loin d'avoir pu expédier des troupes en France, les Allemands avaient dû renforcer leurs effectifs devant Anvers, le commandement belge, ayant atteint son but, ordonnait de rompre le combat.

Le mouvement de repli s'opéra sans encombre. Les chasseurs, le soir même, regagnaient leurs emplacements à l'abri de la forteresse, sous une pluie battante, trempés jusqu'aux os, harassés et couverts de boue, meurtris certes par l'ardente bataille, mais conscients d'avoir asséné à l'ennemi des coups d'une vigueur redoutable.

Après ces rudes journées, les troupes auraient bien mérité de souffler un peu. Obligés, pourtant, de participer à la garde et à la surveillance du 4e secteur de la forteresse, les chasseurs ne jouirent que de rares moments de repos véritable. Les postes établis en avant de la ligne des forts se trouvaient en contact avec ceux de l'ennemi, et pas une journée ne se passait sans quelque escarmouche.

Malgré tout, la bonne humeur et l'entrain des petits chasseurs restaient inaltérés. Et s'ils portaient la trace des fatigues et des meurtrissures de deux mois de campagne bientôt, ils n'envisageaient pas moins l'avenir avec

confiance. On savait que le général Joffre avait infligé aux Allemands une retentissante défaite et ne cessait pas de les harceler. Un peu de patience encore, et les Alliés, sans doute, feraient déguerpir les Boches terrés devant Anvers. Jointe à la conviction que l'immense forteresse était imprenable, cette confiance entretenait les courages.

Pendant que cette action se déroulait, Malines était dans une position fort précaire, entre la forteresse d'Anvers et les lignes allemandes. La ville avait été évacuée par la population et fut très éprouvée par le bombardement.

« Les Allemands, écrit le correspondant américain Al. Powell. — qui était à ce moment un spectateur neutre —, au lieu de s'efforcer à ne pas endommager la magnifique cathédrale, dont la tour, haute de 325 pieds, forme l'éminence la plus visible de la région, semblaient prendre un âcre plaisir à diriger leur feu sur le vénérable édifice. La grande horloge, la plus grande de la Belgique, fut détruite ; les fameux vitraux brisés ; les exquises boiseries sculptées furent déchiquetées ; et les obus, fonçant à travers toits et murs, convertirent les beautés de l'intérieur en tas de débris.

Comme, à ce moment-là, il n'y avait pas de troupes belges dans Malines, ce que les Allemands savaient fort bien, ce bombardement de ville ouverte et la destruction de ses monuments historiques me parurent des actes particulièrement cruels et qu'aucune nécessité militaire ne réclamait.

Mais il va sans dire que ces dévastations faisaient partie intégrante de la politique allemande de terrorisme et d'intimidation. Avec le massacre des civils, elles constituaient la rançon à payer par les Belges pour expier la résistance à l'envahisseur.

Pour apprécier exactement le dommage éprouvé par la ville, et surtout par la cathédrale, je visitai rapidement Malines, durant un arrêt du bombardement.

Les rues étant trop étroites pour permettre à notre auto de se retourner et de nous ramener rapidement, Roos me proposa de le conduire à reculons, ce que nous fîmes. Je me tenais sur le tonneau, la longue-vue vissée à mes



Les premiers fugitifs.

yeux pour m'avertir de l'approche de tout Allemand hostile.

Je ne me rappelle rien de plus lugubre que cette excursion furtive.

La ville était aussi silencieuse et déserte qu'un cimetière : pas un être humain à l'horizon ; et tandis que nous avançons avec précaution à travers les ruelles sinueuses, les maisons vides répercutaient les vibrations de notre moteur avec une fidélité absolument saisissante.

Nous pénétrions sur la place que surplombe la cathédrale, lorsqu'un obus hurla par-dessus les toitures des maisons et, avec un terrible fracas, creva l'étage supérieur d'un bâtiment tout proche. La façade de ce bâtiment s'effondra près de nous, en cascade de briques et de plâtre. Nous n'attendîmes pas notre reste. Jamais auto ne quitta Malines à une allure plus vertigineuse.

Hélas !... dans notre précipitation, nous détruisîmes le dernier habitant de la ville, renversé et écrasé sous nos roues : un grand chien fauve. »

Toutefois, l'écrivain commettait une erreur, en affirmant qu'il n'était pas resté d'habitants à Malines, car en ces journées inoubliables un nombre assez considérable de Malinois étaient rentrés dans la ville.

Dès le 25 août le bourgmestre Dessain avait insisté après de ses concitoyens afin de mettre en sûreté les trésors d'art de la cité. Mais, à ce moment, un véritable affolement régnait partout, ce qui était d'ailleurs bien naturel, car c'était le premier bombardement.

Ce jour-là précisément devait avoir lieu le service funèbre solennel pour le Pape Pie X. Le cardinal, ayant été appelé à Rome afin d'assister au conclave, l'office devait être célébré par Mgr De Wachter. Dans la nef principale de l'église métropolitaine était dressé un grand catafalque, avec le cercueil et la tiare papale, le tout entouré de nombreux cierges.

Mais voilà que pour la première fois les obus sifflent au-dessus de la ville, ce qui obligea de remettre la cérémonie. Celle-ci eut lieu le lendemain. L'assistance était très restreinte ; même les sonneurs manquaient et les cloches se turent. On entendait seulement la voix grave du canon.

Qui pensait alors au sauvetage de trésors d'art ? On était surtout préoccupé de sa propre vie.

Mais le premier moment de terreur passé, le calme revint dans l'esprit de bien des gens et quelques hommes courageux purent trouver l'aide nécessaire pour mettre les trésors à l'abri.

En effet, le premier bombardement avait prouvé à suffisance que l'ennemi ne respecterait rien.

Le révérend doyen Delaet, qui était demeuré à Malines, fit en sorte que quelques jours plus tard la chasse de St-Rombaut et la statue miraculeuse de Notre-Dame des Miracles, ainsi que les vêtements sacerdotaux de prix pussent être emportés. Tout fut chargé sur un camion, qu'accompagna un doyen ; le véhicule resta le soir à Duffel et poursuivit sa route le lendemain vers Anvers.

C'était l'histoire ancienne qui se renouvelait. Au seizième siècle, sous la domination étrangère, on avait eu faire de même et cacher également les objets sacrés.

Le chef-d'œuvre de Van Dijk « Le Christ en croix » avait été enlevé de la cathédrale et mis en sûreté dans une cave. Mais il fallait songer à prendre des mesures plus générales. En effet, le danger devenait plus pressant pour Malines, qui se trouvait exposé sans défense entre les positions allemandes et le fort de Waelhem. Esf-ce que, d'autre part, l'on n'avait pas l'horrible exemple de Louvain, avec sa bibliothèque détruite d'une façon si infâme ?

« Grâce au R. M. Barbé, vicaire de Saint-Jean, à Malines, qui s'est distingué d'une façon toute spéciale au cours de ces journées de pillage et de destruction, écrit M. Frans Verhavert, sacristain de l'église métropolitaine à Malines (1), non seulement les trésors artistiques de Saint-Jean, mais également ceux des autres églises ont été épargnés.

M. Willem Verelst se chargea d'aller trouver M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts, en vue d'autoriser le vicaire Barbé à mettre en sûreté les trésors d'art qui lui paraissaient dignes d'être conservés et à avoir recours au personnel de l'armée pour leur transfert.

Déjà ils avaient mis la main à l'œuvre, lorsque les

(1) « Les Allemands à Malines, 1914-1918. »



Les pauvres villageois affluent en masse.

autos de MM. Deckers et De Keersmaecker, d'Anvers, vinrent faciliter le transport.

Ils enlevèrent de l'église Saint-Rombaut : le « Christ en croix » de Van Dijk ; les petits tableaux anciens de la « Légende de Saint Rombaut » et de l'« Ordre de la Toison d'Or ».

De l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle : « La pêche miraculeuse » de P. P. Rubens ; « Notre-Dame des Sept Douleurs » et beaucoup d'autres objets qui étaient en péril, l'église étant ouverte.

De l'église Saint-Jean : « L'Adoration des Mages », de P. P. Rubens. « Le Christ en croix » et « L'Annonciation » du même maître, ainsi qu'un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre.

De l'église du Béguinage, le beau « Christ » d'ivoire, une œuvre de grande valeur, de Duquesnoy.

De l'ancienne Maison Scabinale, on enleva aussi pour les mettre en sûreté différents livres et manuscrits de grande importance.

La cathédrale avait déjà été gravement atteinte : des débris de fer, de pierre et de verre des vitraux gisaient partout dans le chœur.

Lors du second bombardement, plusieurs prêtres, faisant partie de la Croix-Rouge, étaient occupés à dire la sainte messe dans l'église Saint-Rombaut. Le bombardement devint si violent que tous furent obligés de suspendre le Saint Sacrifice et de se réfugier dans les caves du chauffage central, afin d'éviter des accidents. Des fenêtres et des autels, où on disait la sainte messe, volèrent en pièces, tant le bombardement était effroyable à l'église Saint-Rombaut. Quelques-uns de ces prêtres se sont alors sauvés précipitamment au Grand Séminaire, revêtus de leurs habits sacerdotaux.

Vers le milieu du mois de septembre on prit des mesures pour clôturer la nef latérale au moyen d'une grande cloison en bois jusqu'à la voûte et pour mettre provisoirement du verre ordinaire dans toutes les fenêtres, afin d'affecter cette partie de l'église aux offices religieux.

L'autel gothique de la chapelle de Notre-Dame du Saint Rosaire devait servir d'autel principal et le trône de Son Eminence le cardinal devait être placé près du premier pilier, à gauche de l'autel. On voulait aussi placer des stalles pour le service de chœur des T. T. chanoines.

Hélas ! il y avait tant de choses qu'on ne pouvait sauver, tant d'art qui restait exposé sans pitié aux bombes.

Mais au milieu du mois de septembre, les opérations prirent précisément un caractère plus aigu et il fallut

arrêter tous les travaux et se mettre soi-même rapidement à l'abri.

Nous aurons l'occasion de voir après le bombardement subséquent et l'incendie de Malines, combien cette ville a été éprouvée.

La direction de l'Archevêché fut transférée en septembre à Anvers, où elle avait son siège dans la demeure de Mgr Cleynhens, curé-doyen de Notre-Dame.

Le 20 août le cardinal Mercier était parti pour Rome par Gand, afin de prendre part à l'élection d'un nouveau pape. Au début de septembre Son Eminence revint par la France et alla résider à Anvers, d'où il allait souvent à Malines.

Lors de l'attaque du 27 septembre, le cardinal se rendit dans la ville archiépiscopale où il séjourna pendant toute la durée du siège et du bombardement, jusqu'après la capitulation.

Malines était donc en proie à toutes les horreurs de la guerre.

Nous décrirons bientôt la façon dont l'ennemi prit possession de la ville et comment il s'y comporta.

Il va sans dire qu'au cours des combats qui eurent lieu à ce moment, beaucoup de soldats eurent des aventures extraordinaires. Les hasards de la lutte les avaient séparés de leur régiment, ils erraient entre les patrouilles allemandes, se cachaient dans des fermes ou des meules de foin et tâchaient de rejoindre l'armée.

Ce sont là des épisodes de guerre et pour autant qu'ils concernent la Belgique il est intéressant quand ce ne serait que pour être complet, d'en citer un de temps en temps.

Ainsi il y avait une de mes connaissances, dont nous n'avions plus entendu parler depuis longtemps et que nous considérions déjà comme disparu. Sa famille craignait aussi qu'il n'eût été tué, ou peut-être fait prisonnier au cours de la deuxième sortie d'Anvers. Or, un beau jour il reparut sain et sauf et dans un état florissant de santé.

Voici le récit des aventures de ce soldat, qui nous donne une idée de ces jours agités, encore qu'elles ne concernent pas directement le champ de bataille.

Il avait participé à la bataille près du Démer et avait été coupé de sa compagnie, comme tant d'autres, à telle enseigne qu'il erra dans les lignes allemandes. La question qui se posait pour lui était de ne pas se laisser prendre par les Allemands.

R. D... — désignons-le par les initiales de son nom, — cacha ses armes et entra immédiatement dans une ter-



Le cardinal Mercier.

me, où il échangea son uniforme pour un costume civil. Dans un accoutrement peu oratoire — il portait notamment deux bas de couleur différente — le soldat poursuivit son équipée dans l'espoir de retrouver son régiment. Sur la route de Lierre il se heurta aux Allemands qui lui mirent la main au collet.

« Vous êtes soldat ! crièrent-ils.

Le Belge nia.

« Je suis un pauvre vagabond, dit-il. Je viens de Malines. Ma femme et mes enfants se sont réfugiés en Hollande, et je veux les y rejoindre. »

Mais les Allemands ne le crurent pas.

« Suivez-nous ! » commandèrent-ils.

R. D... fut enfermé dans une cave, où étaient emprisonnés déjà un paysan, son frère, sa femme et sa fille. Un « feldwebel » et quelques hommes étaient chargés de surveiller les civils.

« Il s'agit d'être sage ici, signifia-t-il au nouvel hôte, sans cela... » Et en même temps il fit un geste éloquent avec son fusil.

Le soldat belge était évidemment le plus faible dans cette occurrence et quand on n'a pas la force à sa disposition, il faut recourir à la ruse ; il résolut donc d'user d'un stratagème.

La tête découverte et s'inclinant jusqu'à terre tandis

qu'il tremblait de tous ses membres, il s'adressa au « feldwebel » sur un ton d'une tristesse infinie.

« O, monsieur, je ne ferai pas de mal... je serai sage. J'étais en route pour la Hollande, où se trouvent déjà ma femme et mes enfants. Comme ils seront inquiets ! Nous avons déjà eu tant de malheurs... »

Et R. D... fit un récit poignant de ses aventures.

Le sergent songea sans doute à sa propre famille. Il paraissait ému jusqu'au fond de l'âme. Les larmes lui venaient aux yeux.

S'approchant du prisonnier, il lui dit d'un ton amical :

« Oui... Vous sage, retourner auprès de votre femme et de vos enfants. N'ayez pas peur. Voilà de la paille. Reposez-vous un peu. »

D'autres soldats se montrèrent tout aussi prévenants et offrirent des pommes aux prisonniers.

R. D... se coucha. Il ne put trouver le sommeil, mais son corps était épuisé.

Soudain la porte s'ouvrit. Deux nouveaux prisonniers, des soldats belges également, sont conduits à la cave. Et le hasard voulut qu'ils fissent partie du même régiment que R. D... Celui-ci se sentit envahi par une peur terrible. S'ils allaient le reconnaître et manifester leur surprise par une exclamation qui aurait pu le trahir.

Et effectivement, l'un des hommes reconnut R. D...

« Un copain, dit-il à son ami. Là, celui en civil. Il est de notre régiment du 3/2. »

R. D... jugea sa situation critique. Si les Allemands découvraient la vérité, il serait naturellement fusillé comme espion.

Aussi résolut-il de jouer son va-tout.

« Moi soldat ? » demanda-t-il.

« Oui », répondit l'un des deux militaires.

R. D... ouvrit sa veste.

« Est-ce un uniforme cela ? »

Le « feldwebel » parut n'avoir rien entendu. Du moins il ne s'intéressait pas à la conversation.

Le soldat qui avait reconnu mon ami était un être vil. Il ne pouvait souffrir qu'un compagnon d'infortune eût plus de chance que lui d'être mis en liberté ; aussi, lors que le brave « feldwebel » fut remplacé par un nouveau surveillant, le militaire demanda de pouvoir lui faire dehors une importante communication.

R. D... sentit son cœur battre dans sa poitrine. Il comprit ce qui allait se passer et avait des envies de se jeter sur le lâche.

Mais « faire l'innocent » était pour lui la meilleure solution. Ses présomptions parurent justifiées. Quelques instants après un grand officier entra dans la cave en compagnie du « feldwebel » qui avait d'abord été chargé de la surveillance.

« Ici ! » commanda-t-il à R. D...

Celui-ci s'approcha, prit sa casquette dans la main en signe de soumission et dit d'une voix pleurnicharde :

« O, monsieur, ne me faites pas de mal !... Je voulais aller en Hollande. »

L'officier haussa les épaules. Bah ! à chaque instant on venait l'importuner avec des histoires d'espions et toujours l'enquête restait sans résultat.

« Couchez-vous », dit-il à R. D... après quoi il se retira avec le « feldwebel ».

R. D... finit par s'endormir. Une grande rumeur le réveilla. Des Allemands entrèrent bruyamment en criant : « Ici... Venez ici ! »

R. D... se leva.

« Non, pas' vous ! lui dit-on. Les militaires... »

Les deux soldats belges furent emmenés et R. D... se sentit plus tranquillisé. Mais de nouveaux dangers pouvaient surgir.

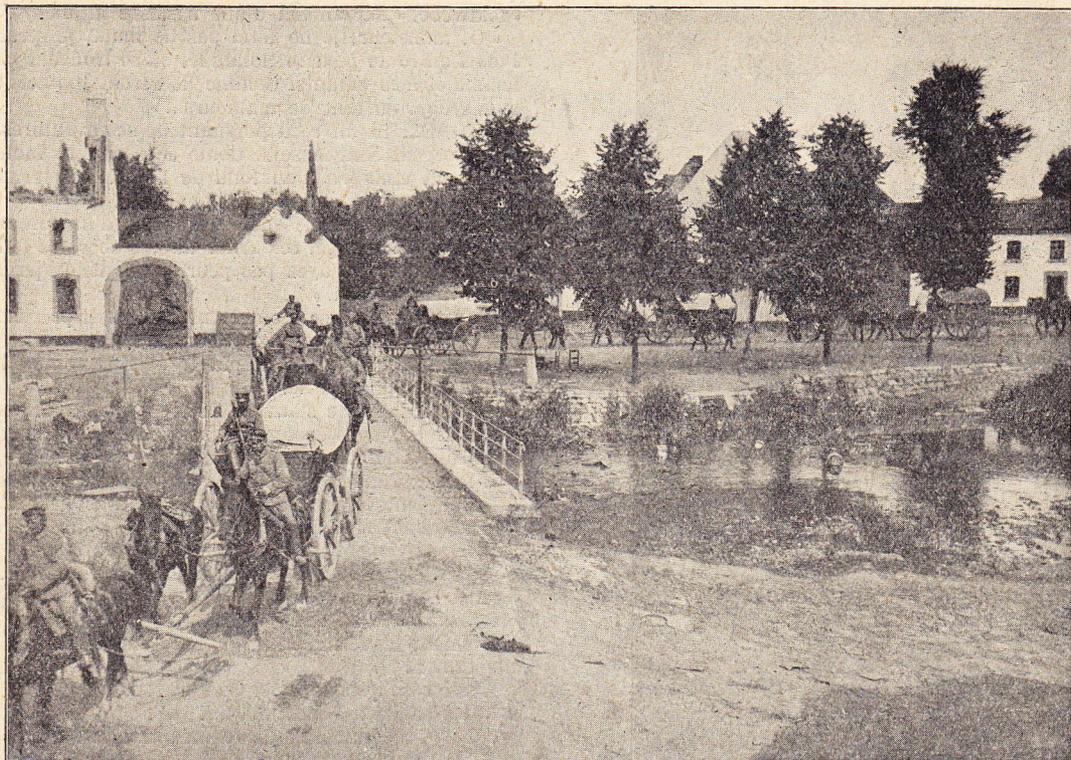
Les autres prisonniers devaient encore rester dans les caves. Au dehors on entendait une violente canonnade.

Un peu plus tard l'ordre arriva d'emmener également les civils. Le paysan avait avec lui une charrette remplie de meubles. Le cheval fut attelé.

La fille du paysan souffla à l'oreille de R. D... : « Vous êtes soldat. »

« Pourquoi croyez-vous cela ? »

« Je le sais... Lorsque l'officier est entré hier soir, il était en train de causer près de moi avec cet autre. Je le comprenais assez pour conclure que le « feldwebel »



Entrée des Boches à Moulins.

avait parlé en votre faveur. L'un des soldats vous avait trahi. Le « feldwebel » n'ajoutait pas foi à leurs allégations, ou bien il voulait vous sauver par un sentiment de pitié. Il ne faut pas avoir peur de nous. Nous ne dirons rien.

« Où irions-nous à présent ? »

« A Heyst-op-den-Berg, paraît-il. »

Les prisonniers furent conduits en effet dans cette direction. Ils rencontrèrent de nombreuses troupes avec des véhicules, des canons et du matériel de guerre chargé sur des charrettes à larges roues, puis des camions automobiles, des autos et des cuisines de campagne.

Les Allemands étaient de bonne humeur ; ils chantaient et riaient comme s'ils allaient à une ducasse et non vers le Démer sanglant. Dans un village près d'Heyst-op-den-Berg, ils avaient pendu dans les arbres des bottes de paille recouvertes d'uniformes belges, un grenadier, un fantassin, etc.

R. D... devait rester dans son rôle... Sans quoi, en présence de cette raillerie, il aurait bien voulu crier aux Allemands : « Cette petite armée vous a souvent battus et a bouleversé tous vos plans. »

Les prisonniers arrivèrent à un endroit où la route était renforcée d'une manière toute spéciale à l'aide de fondations en béton. D'après les conversations des sentinelles R. D... conclut qu'on devait y placer l'artillerie lourde destinée à bombarder les forts d'Anvers et le Belge aurait bien voulu être un espion pour transmettre cette communication. Mais il était un prisonnier sans défense.

Enfin les civils, dont le nombre s'était encore accru, arrivèrent à leur destination. Les infortunés furent conduits dans une maison située près de la gare et les hommes furent séparés des femmes.

R. D... fut mis immédiatement au travail. On l'attela à une brouette et deux militaires l'accompagnèrent au village.

Les soldats entrèrent avec leur prisonnier dans une boutique où ils prirent de la vaisselle et des casseroles ; dans une autre ils enlevèrent du café, de la farine, du sucre, etc., et le tout fut chargé sur la brouette.

Les militaires voulurent s'amuser un peu aux dépens du civil sans défense. Ils plongèrent leurs mains dans

une caisse de raisins de Corinthe et ordonnèrent à R. D... d'ouvrir la bouche.

R. D... fut obligé d'avaler les corinthes au risque d'étouffer. Et les Allemands ne cessaient de lui remplir la bouche. Quant à la question de savoir comment les commerçants furent indemnisés, notre ami n'a pu nous le dire ; il n'a jamais vu payer les marchandes et n'a pas non plus vu délivrer de bons.

Le trio se dirigea alors vers le magasin de la gare. Là toutes sortes de caisses et de coffres étaient ouverts et examinés.

Une balle de riz fut mise au rancart, une autre emportée. On fit de même pour diverses denrées.

Les prisonniers reçurent ce jour-là un bon repas et notamment de la viande en abondance. On jetait au rebut de grands morceaux de viande.

R. D... finit par gagner la confiance de ses ennemis, à tel point qu'il eut même l'ordonnance de quelques officiers. Les jours se passaient en allées et venues du village à la gare. Un matin R. D... dut aider au chargement d'un grand chariot forain. Soudain un groupe de carabiniers belges approcha. R. D..., jouant son rôle de naïf, dit à l'un des Allemands : « Ce ne sont sans doute pas des soldats, ces petits hommes. »

« Si, si, des petits diables bleus terribles. Ils tirent avec une précision étonnante. »

R. D... pouvait être reconnu de nouveau, si quelqu'un de ces carabiniers, qui opposaient une résistance acharnée, tombaient aux mains des Allemands. Si un ami le reconnaissait... Un seul cri de surprise aurait suffi pour le trahir.

Vite il imagina un plan pour se tirer de là. Il avait conservé, d'une bataille antérieure, une blessure au pied droit.

Il se mit à boiter, à faire de pénibles grimaces ; il arriva ainsi jusqu'aux sentinelles placées derrière les combattants et fut renvoyé plus loin encore.

R. D... raconta sa ruse à la fille du fermier. « Il faut faire mieux encore, dit celle-ci. Venez ici... comme cela, tenez. » Elle entourait le pied d'un gros linge blanc, serra le bas au-dessus, et le pseudo-blessé fut dans l'impossibilité de remettre son soulier.



Lanciers belges au repos.

« Qu'avez-vous donc ? demanda un « fejdwebel ».

« Blessé au pied. »

« Dans ce cas reposez-vous un instant », lui fut-il répondu.

Peu après un ordre arriva : les prisonniers à Louvain ; Ces surprises des petits diables bleus ne semblaient pas rendre la situation très sûre à Heyst-op-den-Berg.

Le voyage se fit par chemin de fer. Le long de la voie ferrée les prisonniers aperçurent les débris de deux trains sauvages que les Belges avaient lancés l'un contre l'autre afin d'obstruer la voie. Ils étaient couchés sur le côté, les locomotives culbutées, les roues en l'air, les wagons en pièces ; bref, un chaos de ferrailles tordues et de pièces de bois.

Les malheureux craignaient d'être envoyés en Allemagne. Sur le conseil de R. D... ils se mirent d'accord pour se lamenter et adopter une attitude abattue. Ils furent conduits à la Kommandantur de Louvain. R. D... devait comparaître le dernier, en présence des officiers.

« Vos papiers », lui demanda-t-on. « Monsieur, je n'en ai pas. Je suis un habitant de Malines. Et de nouveau il répéta l'histoire de la femme et des enfants, et de leur départ pour la Hollande.

On se consulta... Et finalement le brave homme reçut un morceau de papier... « Partez donc pour la Hollande ! » lui dit-on.

Cette décision lui causa une jolie surprise.

Le paysan put retourner à sa ferme... Les Allemands avaient déployé tant de zèle à arrêter des civils, qu'à Louvain on ne savait plus qu'en faire. On ne pouvait pourtant pas transporter toute la population en Allemagne.

R. D... accompagna ses amis et prit place sur la charrette. Lorsqu'ils arrivèrent au Démer, le pont était à moitié fermé. Deux planches assez étroites, de simples traverses, reliaient les deux rives.

Le paysan pensa qu'il pourrait passer en déchargeant la charrette.

La roue de gauche se comporta fort bien, l'autre bascula, glissa... et toute la boutique tomba à l'eau. Heureusement des sauveteurs accoururent pour tout remettre en ordre. Un pétrin, qui était venu échouer là, fit l'office de barque. Et le chargement trempé poursuivit son chemin. R. D... passa la nuit chez le paysan.

Le lendemain celui-ci lui dit : « Vous êtes soldat. Je ne puis vous garder ici, car si on s'aperçoit que vous êtes militaire, nous courons du danger l'un et l'autre. Le plus simple est que vous alliez en Hollande, puis-je aussi bien vous avez maintenant un papier. Voici encore cinq francs. »

R. D... prit cordialement congé de ses amis, car leurs

malheurs communs avaient formé entre eux des liens solides. Et en route !

Première rencontre : une patrouille de uhlans. La casquette à la main le fugitif se dépensa en courbettes et présenta son papier aux cavaliers.

Les uhlans le lurent, regardèrent leur interlocuteur et éclatèrent de rire. Après quoi ils se retirèrent.

R. D... put enfin prendre un tram. Le receveur raconta que le personnel assurait le service dans son propre intérêt, aussi longtemps qu'il y aurait du charbon. Dans ces conditions il voulut bien laisser faire le voyage gratuitement à un malheureux réfugié. Tout était donc pour le mieux.

Ce soir-là R. D..., après un bon souper, trouva un logement dans un couvent de la Campine.

Il avait passé onze jours au milieu des ennemis. Sans les « petits diables bleus » il aurait été bien plus longtemps le commissionnaire des Allemands à Heyst-op-den-Berg.

Avant d'arriver à la frontière il rencontra encore une patrouille de uhlans, le lendemain. Son papier le sauva cette fois encore. Et enfin il foula le sol hollandais. Il était libre !

Quelques jours plus tard il se retrouvait sur le sol natal, et reprenait sa place parmi les troupes belges à Anvers.

## LES COMBATS PRÈS DE LOUVAIN.

Après les horribles événements du mois d'août, Louvain était restée une ville sombre et lugubre remplie de décombres et que peuplaient seuls quelques rares habitants, encore tout consternés.

Le 31 août on avait rédigé à l'hôpital Saint-Thomas, où un personnel intrépide était resté, une proclamation à la population de la cité martyre. On avait décidé de constituer une espèce de conseil communal, qui était en somme un comité de notables.

Le bourgmestre s'était rendu en Hollande, car à Louvain sa vie n'était plus en sûreté. Les échevins, eux aussi passés la nuit dans la rue, demanda aux professeurs abandonnés la ville.

L'avocat Marguery, secrétaire communal, qui avait aussi passé la nuit dans la rue, demanda aux professeurs qui dirigeaient l'hôpital Saint-Thomas, de prêter leur concours afin de sauver Louvain de l'anarchie et d'une ruine complète.

Ainsi fut formé le comité des notables.

L'échevin Schmit était torturé par une angoisse mortelle sur le sort de sa femme et de ses enfants, qui avaient été emmenés par les Allemands et dont il n'avait plus eu de nouvelles.



Le pont de Duffel détruit par les Belges.

Il se mit à leur recherche et céda ses fonctions au professeur Nerinx, qui entra en pourparlers avec le major von Manteuffel.

Et voilà comment on arriva à rédiger la proclamation à laquelle nous faisons allusion tantôt. On y annonçait à la population que l'autorité allemande avait promis de mettre un terme aux pillages et aux incendies et on invitait les habitants à rentrer dans leurs foyers et à reprendre leurs occupations ordinaires.

La proclamation était signée par MM. Nerinx, bourgmestre intérimaire; le P. Valère Claes, le docteur Paul Debaisieux, le docteur De Coninck, Charles de la Vallée-Poussin, Mgr Deploige, l'ingénieur Pierre Helleputte, le chanoine Thiery, le docteur Tits, Léon Verhelst.

Des infirmiers de l'hôpital Saint-Thomas allèrent répandre le document à Tirlemont, à Bruxelles et dans d'autres communes, où résidaient des réfugiés louvainois.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le comité se réunit pour la première fois à l'hôtel de ville. Il avait devant lui une tâche formidable. Tous les services publics étaient arrêtés. Des rues entières étaient en ruines et des pillards rôdaient partout. Il n'y avait que quelques centaines d'habitants dans la ville.

On forma un corps de police volontaire, des groupes de travailleurs chargés de déblayer les ruines et on assura le ravitaillement en vivres.

Le Père Valère Claes et l'architecte Lucien Speder se chargèrent d'enterrer les morts. Ils enlevèrent d'abord les cadavres des civils, qui avaient été tués par les Allemands dans les rues. Un jour, ils trouvèrent une vingtaine de cadavres dans une fosse d'aisance d'une maison en construction, au coin de la rue Marie-Thérèse et du boulevard de Tirlemont. Puis, ils se mirent à chercher parmi les ruines ceux qui avaient péri dans les flammes. L'identification des corps était souvent fort difficile. Plus tard ils exhumèrent celles des victimes qui avaient reçu une sépulture provisoire.

C'est ainsi qu'on put lire un jour dans un journal hollandais, « De Tijd », ce compte rendu d'un de ses correspondants :

« Comme ces derniers jours mon temps a été occupé entièrement par le reportage concernant la conduite arbitraire des Allemands à l'égard de S. E. le cardinal Mercier et la fausse allégation soutenue opiniâtrément par le « Maasbode », qui prétend qu'il n'a pas été question de lui enlever sa liberté, je n'ai pas encore eu l'occasion de décrire les scènes émouvantes dont j'ai été témoin lors de l'exhumation des cadavres des victimes, qui sont tombées pendant les journées tragiques des 25 et 26 août.

J'avais appris que les cadavres enterrés autour de la statue de Van de Weyer allaient être exhumés en vue d'établir leur identité et de leur procurer une sépulture plus honorable. Je résolus immédiatement de quitter Bruxelles pour me rendre à Louvain, d'autant plus que ma brève communication au sujet de cette sépulture avait été démentie de source allemande. Dans la « Kölnische Volkszeitung », un membre du gouvernement général allemand avait inséré une déclaration, selon laquelle il n'y avait pas de civils enterrés à cet endroit.

Mais malgré cela on allait procéder à leur exhumation.

Le hasard me fut favorable. Lorsque j'arrivai sur la place à Louvain, la fosse venait d'être ouverte et on en avait retiré les deux premiers cadavres. Le Père Valère Claes, le simple et admirable capucin (96 cadavres avaient déjà été enterrés par lui auparavant), revêtu d'une tunique blanche de médecin et muni de gants en caoutchouc, mit au jour les restes lugubres des corps humains, assisté dans sa tâche par Lucien Speder.

Comme autorités officielles assistaient encore à l'exhumation : Alfred Nerinx, professeur à l'Université de Louvain et bourgmestre faisant fonctions; le Dr Dieuonné, médecin de la Ville; J. Simons, juge d'instruction; tandis que dans le courant de la journée vinrent encore sur les lieux : le professeur Dr Noyons, l'échevin De Munter, le colonel Lubbert et son adjudant, le commissaire de police en chef Gilbert et l'avocat Tielemans, membre du conseil communal, tous de Louvain.